26me Année N° 5316 — BUREAUX : RUE NEUVE, 17 — UN NUMÉRO 15 CENTIMES — BUREAUX : RUE NEUVE, 17 — Samedi 6 Mai 1882

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS:
Roubaix-Tourcoing : Trois mois. . 13.50
» » Six mois. . . 26.»»
» » Un an . . . 50.»»

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. . . . . 15 fr.
La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le *JOURNAL DE ROUBAIX* est désigné pour la publication des *ANNONCES LÉGALES* et *JUDICIAIRES*

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

INSERTIONS :
Annonces : la ligne. . . 20 c.
Réclames : » . . . 30 c.
Faits divers : » . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à *Roubaix*, au bureau du journal, à *Lille*, chez M. Quarré, libraire, Grande-Place; à *Paris*, chez MM. Havas, Laffitte et Cie, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à *Bruxelles*, à l'Office de Publicité.

Les abonnements et les annonces pour le *Journal de Roubaix* sont reçus :
A Roubaix, aux bureaux du journal.
A Tourcoing, rue d'Havré, 25.
A Lille, à la succursale de l'*Agence Havas*, rue de la Gare et aux bureaux du *Mémorial*, Grand Place, (entrée par les débris Saint-Etienne).
A Armentières, rue de Lille.
A Paris, aux bureaux de l'*Agence Havas*, place de la Bourse, 8, ou rue Notre-Dame-des-Victoires, 34.

ROUBAIX, LE 5 MAI 1882

Bulletin du Jour

Echec au ministère. — Voilà le résultat de la première interpellation que l'opportuniste M. Guichard adressait hier au cabinet. Il s'agissait, on ne l'a pas oublié, de la responsabilité de M. Caillaux, relativement aux dépenses de reconstruction des Tuileries. M. Humbert, le garde des sceaux, a déclaré que la législation était muette à cet égard, que la cour des comptes ne pouvait pas exercer sa juridiction sur les ministres, mais seulement sur les comptables ; que la Chambre avait le pouvoir de se déclarer compétente, mais que le pays verrait cet empiètement de mauvais œil. C'était une fin de non-recevoir.

M. Guichard l'a si bien compris, qu'il a transformé sa question en interpellation, « attendu, a-t-il dit, que le ministre venait d'exposer la négation *même de la responsabilité ministérielle.* » M. Humbert a réclamé alors l'ordre du jour pur et simple, *qui a été repoussé*, tandis que l'ordre du jour Guichard blâmant M. Caillaux a été adopté. Il ne faut pas attribuer à cet incident plus de portée qu'il ne mérite, car, en votant contre l'ordre du jour pur et simple, les sectaires de la Chambre ont sans doute voulu viser un ancien ministre conservateur.

La séance s'est terminée par une question adressée par M. Tenot à M. de Freycinet à propos de l'incident récent de la mission topographique française surprise sur la frontière marocaine, pour obtenir du ministre des affaires étrangères des explications précises sur l'état de nos rapports politiques avec le Maroc.

Sur ce point, M. de Freycinet a donné des renseignements détaillés. Il doit confirmer ce que les dépêches ont déjà fait savoir d'une manière sommaire au sujet du *modus vivendi* établi par M. Ordega, notre représentant à Tanger, avec le gouvernement marocain. En vertu de cet arrangement, nos troupes auront désormais le droit de pénétrer sur le territoire marocain pour poursuivre les tribus algériennes rebelles qui s'y réfugient après avoir commis leurs déprédations dans nos possessions algériennes. Jusqu'ici ce droit ne nous appartenait pas, et l'on se souvient même qu'un officier qui commandait un détachement français a dû être réprimandé récemment par le ministre de la guerre, parce qu'il s'était aventuré sur le territoire du Maroc en poursuivant des pillards algériens. Désormais un pareil fait ne sera plus à redouter. On en avait dit autant après le massacre de la mission Flatters. Il faut espérer que M. de Freycinet sera, cette fois, meilleur prophète que ses prédécesseurs.

Lorsque M. Gambetta constitua son grand ministère, il y fit entrer M. Margue. On fut quelque peu étonné de ce choix, car M. Margue ne s'était recommandé à l'attention publique que par une riposte empruntée à Cambronne, et que V. Hugo seul avait osé reproduire, dans sa crudité, en racontant, dans les *Misérables* la défaite de Waterloo. L'*Intransigeant* prétend que c'est précisément cette riposte qui désigna M. Margue au choix de M. Gambetta, persuadé qu'il était que M. Margue lui porterait bonheur. Reconnaissant de l'honneur qui lui avait été fait, M. Margue vient de célébrer tout récemment les vertus du grand ministère, et sous prétexte qu'il n'avait qu'un « mot » à dire (ce qui a amené quelques grincheux à murmurer : « Nous le connaissons. ») il s'est livré à une dissertation des plus véhémentes contre la coalition parlementaire qui l'avait rendu aux douceurs de la vie privée.

M. Margue ne faisait qu'obéir aux ordres de M. Gambetta, que suivre la consigne qui envoie aux quatre coins de la France M. Raynal, M. Constans et tous les déboulonnés du 26 janvier, répandre la bonne parole opportuniste. A Bolbec, un autre expulsé du cabinet Gambetta, M. Félix Faure, a également essayé de justifier la conduite de son chef, et de prouver que ses collègues et lui n'avaient voulu que le bonheur du pays. Le compte-rendu de la réunion de Bolbec que nous trouvons dans la *République française* émaille de « nombreux applaudissements » les phrases du discours de M. Félix Faure. Il est à remarquer, cependant, que même dans cette assemblée, évidemment sympathique aux idées exprimées par l'orateur, l'apologie de la révision a laissé froid le public. M. Faure ne désespère pas du retour aux affaires de M. Gambetta, au contraire. C'est ainsi, d'ailleurs, que M. Margue avait, de son côté, terminé sa harangue, et l'on voit qu'il avait communiqué à ses collègues sa foi dans l'avenir de l'opportunisme, qui peut mourir, mais qui ne se rendra pas.

Quelqu'un qui ne veut pas non plus disparaître de la vie politique, c'est M. Leconte. Le collègue de M. Barodet n'est pas, comme cet austère citoyen, ennemi des billets et veut en profiter. La Compagnie du chemin de fer d'Orléans a même constaté que, par suite d'un grattage, on avait ajouté le nom de Mme Leconte au nom de son mari, et que cette dame avait ainsi, aux frais de la compagnie, fait un voyage d'agrément. Ce malentendu était fort pénible pour Mme Leconte, et un patriote moins convaincu que son époux aurait pensé que, puisque du côté de la barbe c'est la toute-puissance, il devait assumer seul les ennuis d'une pareille affaire. Mais, pas du tout, M. Leconte, mis en demeure de s'expliquer par le Conseil municipal d'Issoudun, a affirmé qu'il n'était pour rien dans cet incident et que, s'il y avait eu « grattage, » la faute en était à Mme Leconte, qui avait voulu ainsi utiliser le permis de son mari. Cette excuse ne saurait clore l'incident, et il semble que la Chambre se devrait d'ouvrir une enquête.

LETTRE DE PARIS

(*Correspondance particulière*)

Paris, 4 mai 1882.

Monsieur le Rédacteur en chef,

La Tour de Babel existe, mais la confusion des langues subsiste. Vous devinez que je veux parler du Palais Bourbon, de cet endroit où siègent les députés, où fleurit la sottise, où les Joseph Prudhomme de la démocratie jurent de défendre nos institutions et au besoin de les combattre. Ils sont si bêtes, me disait un auteur dramatique, M. A. D..... qu'un jour, à défaut d'autre motif, le peuple fera contre eux la révolution de l'ennui.

Or donc, je pénétrai hier dans cette caverne législative ; il n'y avait pas séance, ministres et députés se rendaient dans le sein de huit ou dix commissions, et ce sein n'offre rien de bien appétissant, car beaucoup se hâtaient d'en sortir afin de flâner dans la galerie des Pas-Perdus. Là se font les potins, les racontars : on va, on vient d'un groupe à l'autre et parfois on apprend quelque chose d'intéressant. De même qu'un mauvais tireur, en tirant cent coups de revolver, a des chances de mettre une fois dans la cible, de même les députés, à force de dire des lieux communs, peuvent par hasard sortir de la banalité. Mais combien de moineaux pour un rossignol, combien de chardons pour un tulipe, combien de croûtes pour une bonne toile ! Ils sont là quarante, qui ont bien de l'esprit comme quatre, disait Piron de l'Académie Française : vous pouvez croire que la même proportion n'existe pas en faveur de nos législateurs.

Il ne faut pas hurler avec les loups, mais il faut les entendre hurler, pour savoir *leurs projets*. C'était l'avis de Henri IV qui feignait d'entrer dans une conspiration formée contre lui afin de mieux la déjouer. Je cause donc avec les radicaux, ou plutôt je m'efforce de les faire causer : rien de plus aisé d'ailleurs : en France, la coquetterie est si grande que nos adversaires politiques nous font des grâces et se mettent en frais d'amabilité pour nous : bien plus, pour se donner de l'importance, beaucoup n'hésiteront pas à raconter les petits secrets. X... de l'Union républicaine me videra le fond de son sac sur le compte de B... qui appartient à la Gauche démocratique, et celui-ci attend que j'ai quitté X... pour me révéler ses menées les moins édifiantes. Le Palais-Bourbon est le grand foyer de la médisance, quelques-uns disent de la calomnie : quel bonheur pour ces députés que leurs électeurs ne les voient pas dans l'exercice de leurs fonctions, qu'ils conservent ainsi le prestige de l'absence ! Le jour où on inventera un système qui les mettra sous les yeux de ceux-ci, c'en est fait de leur réélection.

Je rencontre d'abord un gambettiste décidé, un de ces gaillards qui croient que leur patron découvre tous les jours l'Amérique. Quoi de nouveau ? me dit-il. Mais c'est à vous à me l'apprendre. C'est vous qui faites l'histoire. Mon homme hausse les épaules : « Il y a quelques interpellations à l'horizon, répond-il, des interpellations d'opéra-comique. Voilà Tenot, le compère de Freycinet qui vient de s'entendre avec lui pour le questionner au sujet de la Tunisie et de la surprise du chott Tigri. On assure que Freycinet a revu le discours que Tenot va prononcer ; cela se passe comme dans les séances de l'Académie française : tous les rôles sont convenus, appris, récités d'avance. C'est le triomphe de la Mnémotechnie, et voilà Tenot transformé en perroquet parlementaire. D'ailleurs qu'attendre de ce ministère indécis, souffreteux, mal venu ?

Très-bien, mais la Chambre trouve qu'entre deux maux il faut choisir le moindre, et elle préfère vivoter avec Freycinet que mourir avec Gambetta.

Vous voilà bien, tous les mêmes, fait mon député ; la peur de Gambetta est à vos yeux le commencement de la sagesse : conservateurs et ministériels vous vous entendez tous pour lui crier : raca. Vous l'accusez de viser au pouvoir personnel, et vous acceptez le despotisme présidentiel de M. Grévy.

Je n'accepte rien, je subis. Seulement vous devriez garder pour vos journaux le canard opportuniste que vous faites courir sur M. Grévy. Nous sommes fixés entre augures et je ne puis m'empêcher de rire. Je vous accorderai très volontiers que si Gambetta a tout ce qu'il faut pour perdre son pays, Grévy n'a rien de ce qu'il faut pour le sauver. Mais au fait, que pensez-vous de la nouvelle session qui commence ?

Je ne sais, la Chambre a beaucoup d'œuvres à sa quenouille et je crois fort qu'elle ajournera le plus possible. Le cabinet actuel n'est il pas le ministère de l'ajournement, de la conversation platonique et de l'abstention. Avec une complexion si délicate, il faut de grands ménagements, la moindre secousse pourrait emporter le malade.

Oui-dà, vous le croyez phtysique, mais alors le grand ministère était donc apoplectique, puisqu'il est mort si vite d'un coup de sang !

Le grand ministère, interrompit mon fanatique, est de ceux dont on peut dire : *ascendit cadendo*, il s'élève en tombant : on lui rendra justice un jour.

Vous courez risque d'attendre longtemps. » Je causai quelque temps encore avec ce gambettiste, et il essaya de me persuader que tout allait infiniment mal depuis le 26 janvier, que la France tombait au dernier rang des nations, que la République périclitait, que la Chambre se galvaudait et devenait la risée du suffrage universel etc... Il y a du vrai dans ces prémisses, mais tous devinez bien que la conclusion n'était pas digne de l'exorde. La conclusion, c'est la nécessité de revenir à l'homme providentiel qui... je vous dispense de la période.

Après lui, je vis des ministériels, et vous auriez bu du lait en entendant ces récriminations contre Gambetta : il n'est pas bon à jeter aux chiens, si on les écoute, il est impuissant, déconsidéré, perdu à jamais. Ils allaient si loin que j'avais presque envie de leur mettre la puce à l'oreille, et j'imagine qu'au fond ils ont assez peur de lui. *Cependant ils tiennent la corde et, si je devais lancer un horoscope, je dirais que le ministère durera encore cette session ;* la droite semble divisée à son sujet, l'extrême gauche ne se soucie pas de Gambetta, à cause de ses tendances au pouvoir personnel, et je ne vois poindre aucune coalition parlementaire à l'horizon.

Veuillez agréer, etc. Bixiou.

M. LE COMTE DE CHAMPAGNY

Le comte Frantz de Champagny, de l'Académie française, a succombé hier matin à dix heures, boulevard St-Germain, 193, dans l'appartement qu'il occupait avec sa femme, sa fille et son gendre, le comte Charles de Latorest-Divonne. Ces deux derniers sont sourds-muets, et leurs deux jeunes fils n'ont aucune des infirmités de leurs parents.

Le 22 avril, en sortant de l'Institut, M. de Champagny prit un refroidissement et fut obligé de s'aliter. Le lendemain il voulut se lever pour assister à la messe, comme il faisait chaque jour. Mais Mme de Champagny s'y opposa et dit mander le docteur Gouraud qui constata une fluxion de poitrine.

Mardi dernier, vers quatre heures du matin, Mme de Champagny envoya chercher son beau-frère, M. le vicomte de Champagny, sénateur, croyant le dernier moment arrivé. Mercredi, le moribond reprenait un peu ses sens, et faisait assembler à son chevet tous les membres de sa famille. Mme la comtesse de Champagny, veuve du comte Napoléon de Champagny, filleul de Napoléon Ier, frère de l'académicien, est arrivée avant-hier à Paris, après avoir parcouru cent cinquante lieues, pour assister aux derniers moments de son beau-frère.

Le comte Frantz de Champagny, le second des quatre fils du duc de Cadore, était né à Vienne (Autriche) en 1801. Sa vie a tout entière été consacrée aux études historiques et religieuses. Avec MM. Beugnot et Montalembert, dont il partageait les idées, il collabora activement au *Correspondant* et à l'*Ami de la Religion*.

On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *L'Histoire des Césars, les Antonins, les Césars du IIIe siècle*. Très savants et très intéressants.

En 1869, il fut élu à l'Académie française en remplacement de M. Berryer. Sa candidature fut chaudement appuyée par M. Guizot et par Mgr Dupanloup.

C'est lui qui, en 1872, fut chargé de recevoir M. Littré.

Grand vieillard, le visage tout rasé, la tête couverte de cheveux blancs, il avait fort bel air, mais singulièrement tempéré de politesse, de modestie, de piété, de bienveillance.

La séance hebdomadaire de l'Académie, qui devait avoir lieu hier, sous la présidence de M. Mézières, a été levée en signe de deuil.

LE CENTENAIRE DE POMBAL

Dans de ses dernières lettres, notre correspondant d'Espagne signalait l'indignation excitée chez les catholiques portugais par le projet de fêter le centenaire de Pombal. A ce sujet, nous recevons communication de la lettre suivante, adressée par Mgr l'évêque d'Angers au rédacteur du journal *A Ordem*, de Coïmbre :

Angers, le 1er mai 1882.

Monsieur le rédacteur,

Vous avez bien voulu m'adresser quelques numéros de votre excellente feuille, contenant de nombreuses protestations contre la célébration projetée du centenaire de Pombal. Je comprends, comme je la partage, l'émotion qu'a dû produire parmi les catholiques portugais cette nouvelle entreprise de la franc-maçonnerie. Car il est évident que de pareilles manifestations ne sauraient avoir d'autre mobile que la haine de l'Eglise et de l'illustre compagnie dont cet homme d'Etat s'est montré le persécuteur le plus odieux et le plus acharné. Personne ne songe assurément à contester le talent du marquis de Pombal ; mais quand le talent n'a servi qu'à faire triompher un despotisme cruel, l'on peut se demander s'il est bon, s'il est utile, de le proposer à l'admiration d'un peuple. Rien ne trouble plus profondément la conscience humaine que ces glorifications de l'injustice et de la violence. Le sentiment moral ne peut qu'y perdre ; et ce n'est pas l'un des symptômes les moins équivoques de l'abaissement des esprits, que cette tendance, trop con mune de nos jours, à chercher dans les annales d'une nation non pas ce qu'elles renferment de plus glorieux, mais ce qui flatte les rancunes et l'esprit de parti.

Tout est dit depuis longtemps sur l'œuvre de Pombal, et l'histoire impartiale a jugé sévèrement cet homme « au cœur de pierre », comme l'appelait l'un de ses souverains, Jean V. Rarement on a vu pousser aussi loin l'égoïsme, la cupidité et le mépris des hommes. Rien de respectable n'a été respecté par ce favori de la fortune, qui sacrifiait tout à son intérêt propre, ou à ce qu'il croyait tel. La royauté, il l'a humiliée et avilie, en faisant d'elle l'instrument docile de ses vengeances privées ; les libertés publiques, il les a foulées aux pieds, en établissant le pouvoir le plus absolu qui fut jamais ; la justice, il s'en est fait un jeu, en violant toutes les formes légales dans ses tribunaux d'exception, qu'il présidait lui-même, et auxquels il imposait sa volonté comme règle ; la religion enfin, il l'eût déshonorée, si elle avait pu l'être, en voulant l'associer à ses crimes. Est-il possible d'oublier les moyens qu'employait cet homme néfaste pour accroître sa fortune et dominer sans rival ? Confisquer les biens de ses adversaires, dans le but de s'en approprier une partie ; remplacer la liberté du commerce par des privilèges et des monopoles dont il profitait tout le *premier* ; répondre par la déportation ou par l'exil aux légitimes plaintes des commerçants atteints dans leurs droits et dans leurs intérêts ; effrayer par de sanglantes rigueurs les populations justement émues des mesures qui entraînaient leur ruine ; refuser à des enfants le droit de porter les titres de leur père sans l'autorisation du souverain ; déclarer criminel de lèse-majesté quiconque résisterait aux décisions d'un ministre ; remplir enfin des victimes de sa haine et de sa cupidité les cachots du Tage, à tel point qu'après sa chute ce fut un soulagement pour tout le Portugal, lorsqu'on vit sortir des prisons par centaines les malheureux qu'y avait entassés une politique cruelle et vindicative : voilà le système de gouvernement auquel Pombal a attaché son nom. Est-ce là ce que la franc-maçonnerie se propose de célébrer le 8 mai prochain, au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité ?

Il était mieux inspiré, ce noble François Goelho da Silva, il se faisait l'écho de ses contemporains et devançait le jugement de la postérité, lorsque, du vivant même de Pombal, il osait dire à l'héritière de Joseph Ier, sur la place de Lisbonne : « Le Portugal saigne encore des blessures que lui a portées le despotisme aveugle et sans mesure du ministre déchu. C'était un ennemi de l'humanité, de la religion, de la liberté, du mérite et de la vertu. Il remplit les prisons et les forteresses de la fleur du royaume ; il tourmenta le peuple et régit l'Etat avec un sceptre de fer, d'une manière si grossière et si avilissante que le monde n'a jamais rien vu de pareil.

Il ne m'appartient pas, monsieur le rédacteur, de rappeler ce que les publicistes de votre pays ne manqueront pas de faire ressortir, à quel point la politique extérieure de Pombal a été imprudente et maladroite, combien peu il a servi les vrais intérêts de sa patrie, opposé à l'Angleterre en paroles, mais toujours soumis de fait à cette puissance, au point de laisser accroître que son langage hautain en apparence ne faisait que servir de voile à des complaisances intéressées ; négligeant les éléments de la défense nationale jusqu'à mettre en péril l'existence même du royaume qui, sans un coup de fortune inespéré, aurait pu sombrer dans la guerre si follement engagée avec l'Espagne ; et, par sa politique équivoque et incertaine, laissant, au sortir du pouvoir, son pays en butte tout à la fois aux défiances de l'Angleterre, à l'hostilité de l'Espagne et aux ressentiments de la France. J'ignore si c'est là-dessus que se fonde la franc maçonnerie portugaise pour célébrer les services du marquis de Pombal. En tout cas, la presse fera preuve d'un grand esprit d'abnégation, en s'associant à l'éloge du ministre qui poussait l'amour du progrès et le souci de la publicité jusqu'à empêcher la poste d'arriver des pays étrangers plus d'une fois par semaine, et à ne pas permettre qu'un seul journal s'établît à Lisbonne.

Il est vrai que dom Sébastien Joseph de Carvalho donna, vers la fin du siècle dernier, le signal de la persécution contre les jésuites. Voilà sans doute son vrai titre de gloire auprès de ceux qui s'apprêtent à célébrer son centenaire. Mais à l'échafaud de Bélem et aux cachots du Tage on aura beau ajouter le bûcher de Malagrida : je doute fort que tout cet appareil funèbre puisse enthousiasmer des âmes qui ont su conserver le sens du juste et de l'honnête. Le jugement de Voltaire, peu suspect en pareil cas, restera celui de l'histoire : « L'excès du ridicule et de l'absurdité fut joint à l'excès d'horreur. » Il faudrait, en effet, remonter jusqu'aux Césars païens pour trouver des excès comparables à ceux de Pombal chassant les missionnaires de ces admirables réductions du Paraguay où, depuis deux siècles, ils accomplissaient des merveilles de sagesse et de dévouement ; livrant à toutes les tortures ceux qu'il n'avait pu tuer par les armes du mensonge et de la calomnie ; les enveloppant dans des complots imaginaires, sans l'indice d'une preuve et dans le seul but de les frapper plus sûrement ; récompensant par des supplices ces apôtres de la charité qui peu d'années auparavant, à l'occasion du terrible tremblement de terre de Lisbonne, s'étaient fait bénir de tout un peuple par leur héroïsme incomparable ; arrachant de leurs demeures pour les jeter sur les côtes d'Italie, sans abri et sans pain, des vieillards dont tout le crime consistait à déranger les plans d'un orgueil démesuré.

Non, il n'est pas dans l'histoire du Portugal une page dont le lecteur se détourne avec plus d'indignation et de dégoût. Et voilà pourtant les atrocités que l'on se propose de célébrer sous le nom et dans la personne de Pombal ! Et l'on viendra vous vanter après cela le progrès des mœurs, la marche en avant des peuples dans les voies de la justice, de la tolérance et de la liberté ! Il faut avouer que ces apothéoses du despotisme et de la tyrannie sont peu faites pour assurer le triomphe de la civilisation chrétienne.

Une chose du moins est consolante au milieu de si tristes spectacles : c'est que, partout où l'on s'efforce de réveiller ces souvenirs du passé pour glorifier l'injustice et la violence, les catholiques protestent avec une noble énergie, au nom du droit et de la vérité. Par là, ils sauvent dans tous les pays l'honneur national, et préservent la conscience publique des atteintes mortelles que pourraient lui porter des manifestations si contraires aux principes de la raison et aux lois de l'Evangile. C'est ce que vous venez de faire à l'occasion du centenaire de Pombal. J'éprouve le besoin de vous en féliciter en vous priant d'agréer, avec mes remerciements pour votre gracieux envoi, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués en Notre-Seigneur.

† Ch.-Emile Freppel,
Evêque d'Angers.

ŒUVRE DES CERCLES CATHOLIQUES D'OUVRIERS

Assemblée générale (deuxième séance)

Présidence du comte Albert de Mun, secrétaire général de l'Œuvre. Une nombreuse assistance se presse dans la belle galerie de l'hôtel de Rohan. La tribune des dames patronnesses est remplie. *M. le comte de Nicolaï* donne lecture des lettres de plusieurs personnages du monde catholique étranger, tel que le duc de Salviati, Mgr Capel, le prince d'Eisenburg, s'excusant de ne pouvoir assister à l'assemblée générale et manifestant leur sympathie pour l'Œuvre. *M. le comte de Chamborant* annonce que la société bibliographique a transféré son salon de lecture dans un hôtel, situé boulevard Saint-Germain, n° 195, et il invite les membres de l'Œuvre présents à Paris à venir visiter le nouveau local. *M. le comte Albert de Mun* donne ensuite la parole à plusieurs orateurs sur le sujet à l'ordre du jour, *les associations complémentaires dans la classe dirigeante et dans la classe inférieure. MM. de Tinseau et de Carrière* donnent d'intéressants détails sur l'organisation des comités de Dames patronnesses à Toul et à Toulouse.

Dans cette dernière ville surtout, elles vont visiter les femmes employées dans les ateliers et s'efforcent de les moraliser. A ce sujet, M. Albert de Mun fait remarquer que le but de l'œuvre n'est pas l'organisation des ateliers de femmes et que le travail de la femme à l'atelier est une anomalie de notre système économique. Une discussion s'engage sur les remèdes à apporter à cette plaie sociale. M. Meignen, directeur du cercle Montparnasse, dont la longue expérience fait autorité en ces matières, s'élève avec une grande éloquence contre le travail démoralisant de la femme à l'atelier, qu'il appelle une *monstruosité* sociale, résultant des fausses doctrines de liberté du travail. La place de la femme n'est pas là : elle est au foyer domestique, au milieu des enfants, sublime et admirable mission de la mère de famille. Aujourd'hui surtout que l'âme de la jeunesse est exposée à la corruption d'un enseignement athée, la mère doit garder le foyer domestique comme le dernier asile de la famille.

Les ouvriers chrétiens le comprennent. Ils considèrent que c'est, à l'homme de gagner la vie du ménage, et l'on peut citer l'exemple de

---

FEUILLETON DU 6 MAI

6

LE BLEUET

PAR GUSTAVE HALLER

VI

Ce jeune homme a vingt-quatre ans... Sa santé n'est altérée par *aucun* excès... A son accent je reconnais un Polonais. La grave question pourrait bien être la politique, à moins que l'amour... Je ne puis que m'en tenir à ces deux hypotheses... Du calme d'abord, du bonheur ensuite, et le malade sera sauvé... »

CHAPITRE IX

La jeunesse n'a pas de douleur sans sourire.

J'avais été un peu surpris des paroles du docteur. Le soir, je déclarai à M. et à Mme Toquin que je ne me sentais pas bien, et que je souperais chez moi. Je montai ce qu'il fallait et je mis mon couvert à côté du lit du jeune Maksinski. Lui, me regarda faire et sembla pour la première fois m'observer particulièrement.

« Vous êtes excellent, vous, me dit-il. Tiens ! comme vous avez les mains soignées pour un paysan. Que faites-vous ajouta-t-il, de plus en plus surpris.

— Je mange répondis-je sans comprendre d'où venait sa surprise.

— Comment çà... vous me trompez... vous n'êtes pas un paysan.

— Que suis-je donc ?

— Tout ce que vous voudrez ; ma nourriture est un homme bien ne. Allons, je me sens mieux, je me lève, je soupe avec vous. Je me brûlerai la cervelle après...

« A me voir prendre si gaiement l'idée de ma mort, on me croirait Parisien ! Les Parisiens et les Polonais se ressemblent un peu... Vous vous moquez de moi, n'est-ce pas ? »

Alors, me rappelant les leçons que j'avais prises de M. de B..., je saluai en disant :

« Monsieur le comte ne me gâte pas. »

Oui, Renée avait raison. Il y a de certaines personnes qui attachent une importance sérieuse à ces détails qui nous semblent si futiles, à cet étrange *savoir vivre*.

« Je m'étais aperçu que vous aviez bon cœur avant de vous avoir vu tenir votre fourchette, dit le comte, mais il y a toujours une grande difficulté pour s'entendre, quand on n'a ni la même manière de vivre ni la même manière d'agir... Vous êtes de mon monde et cela me met à mon aise.

— Je vous le répète, je suis un paysan.

— Watteau ! cela m'est égal, et je gage que la dame de vos rêves n'est pas une bergère... Mais ce n'est pas vous qui me devez votre histoire, c'est moi qui vous dois la mienne :

« Je suis né à Varsovie... Non, ce serait trop long ! J'abrège. Il y a un an, je quittai mon pays pour voyager un peu. Je vins en France. Dans un bal que donnait le comte de Loe, je rencontrai Mlle de B... Je me fis présenter à elle et nous échangeâmes quelques mots.

« Elle me plut à ce point que je résolus de ne jamais épouser qu'elle. En apparence, rien ne s'opposait à cette union. J'étais noble et riche. Il ne s'agissait que de savoir si je serais aimé. Je n'eus pas le temps de l'apprendre, car, à peine admis dans la famille du duc, je fus rappelé brusquement en Pologne par mon père. De sourdes rumeurs agitaient ma patrie, et il ne voulait pas que je fusse absent dans ce moment là, moi, son fils unique.

« Je ne vous apprends pas les malheurs de mes compatriotes : le bruit des coups qui les frappent retentit douloureusement jusqu'au bout du monde. Et si l'on vous dit que la Pologne est calme, on vous trompe. De temps en temps, elle a des crises : les convulsions de l'agonie. Il y aura toujours chez nous des exaltés qui donneront jusqu'à la dernière goutte de leur sang en redemandant leur pays pour sa reine : la vierge Marie !

« Quant à moi, j'aime ma Pologne, et n'admettrai jamais qu'elle puisse mourir.

« Mon père est un gentilhomme tout d'une pièce et patriote s'il en fut. Nous soupâmes ensemble à son arrivée avec deux ou trois amis. On parla trop. Le lendemain, mon père était arrêté. Malgré mes réclamations et nos droits à la justice, mon père fut exilé en Sibérie. Ses biens furent confisqués.

« D'un coup, tout mon bonheur m'échappa : un père tendrement aimé, le reste de toute ma famille ; une fortune sans laquelle mes espérances devenaient irréalisables. Le désespoir me saisit. Un cri s'échappa de ma poitrine à la face même de nos oppresseurs : « Vive la Pologne ! » Je voulus donner à cette chère patrie le reste de ma vie qui ne pouvait plus appartenir à personne. Je me joignis au flot des martyrs qu'avait épargnés 1861. Plus hardi encore, ou plus désespéré peut être que les autres, j'épuisai mes forces dans le combat sans recevoir une blessure.

« Je ne veux pas vous faire ici de longs récits tristes et inutiles... Du sang, des cruautés sans précédents, un rêve atroce... et je n'étais pas parvenu à mourir !... Enfin, je fus à mon tour jeté dans l'exil comme mon père. La souffrance physique me prit ; chaque jour je devins plus faible. La douleur qui me minait avait presque achevé son œuvre de mort. Mais à mesure que je m'éteignais, un désir irrésistible me venait : je voulais revoir Mlle de B... et mourir où elle vivait. Alors, à force de ruses et à l'aide des quelques derniers sous qui me restaient, je parvins à m'enfuir et à venir jusqu'ici.

« Je l'ai revue .. de loin... mais je l'ai revue, et j'étais content !... Si vous n'étiez pas arrivé, vos ouvriers m'auraient tue ; je serais mort là, à deux pas d'elle, sans qu'elle le sût, car nul n'aurait cherché dans mon pauvre cadavre meurtri et souillé les restes du comte Maksinski. »

Il se tut.

Je l'avais écouté sans l'interrompre. Pourtant, lorsqu'il avait dit : J'aime Mlle de B.... ! mon cœur s'était senti étreint.

« Qu'avez vous ?... Mais qu'avez vous donc ? me dit il avec impatience, en voyant que je ne parlais pas.

— Ainsi, vous aimez Mlle Augusta ? fis-je en reprenant un peu de sang froid.

— Mlle Augusta ! qui a dit, qui a pensé cela ? s'écria-t-il.

— Renée ! » Le nom s'arrêta sur mes lèvres.

Quelque fermé que soit notre cœur à l'égoïsme, ce tyran s'y introduit toujours par des fissures invisibles. Les pères, les frères sont envahis d'un trouble pénible quand on vient à leur parler d'un mariage pour une sœur, une fille aimée.

Cette révélation m'oppressa légèrement. Je passai d'une extrême souffrance à une sorte de jalousie douce. Mais dans cette jalousie même il y avait une consolation. J'allais peut-être rendre quelques services à mon amie. Mon devoir était de regarder Maksinski comme la moitié d'elle-même. Cela fut.

« Vous aimez Mlle Renée et vous voulez mourir ? dis-je. Mais vous n'en avez pas le droit ; vous lui appartenez. Elle seule doit disposer de votre existence, et je vous réponds que vous ne mourrez pas avant de savoir au moins ce qu'elle veut faire de vous.

— De quel droit, monsieur, entrez-vous ainsi dans ma vie en maître ? dit le comte. Vous comprenez qu'il est temps que je sache pourquoi. »

Je me rapprochai de Maksinski et je pris ses mains dans les miennes.

« Désormais, dis-je, nous sommes dans l'existence l'un de l'autre, car une femme nous unit ! Je ne connais la famille de B... que depuis son séjour à la ferme ; mais Renée m'a inspiré une de ces amitiés qui rendent frère et sœur. »

Le comte frémit.

« Ne vous effrayez pas... Cette amitié-là n'a rien à faire avec vos sentiments et ne doit pas vous alarmer. Si Renée vous aime, il faut que vous soyez heureux tous deux, ou je ne dormirai plus un instant tranquille. Maintenant, voyons, regardez moi bien en face, et dites si vous êtes jaloux de moi ?... »

Nos mains restèrent un instant unies. Il avait ses regards plongés profondément dans les miens.

« Je ne saurais éprouver le même sentiment que vous, dit-il. Je n'ai jamais aimé une femme comme vous, quand cette femme était jeune et belle.

Mais il n'y a rien de sublime pour celui qui ne sait admirer que ce qui est vraiment beau et indéfinissable. Je vous crois, car je souffre moins et j'espère presque. »

L'homme *grand* avait en lui terrassé l'homme *petit*.

« Soyez tranquille, lui dis-je, votre amour n'est plus seul, il a désormais un défenseur qui ne se lassera pas. Je veux savoir d'abord si Renée vous aime, et si cela n'est pas, j'essayerai que cela soit. Connaît-elle vos sentiments ?

— Qui les lui aurait dits ?

— Tout ! Le silence qui parle, une voix dans son cœur... On ne peut ignorer un amour semblable. D'ailleurs, si elle n'en est pas instruite, elle l'apprendra par moi. Mais comme vous ne pouvez rien pour le moment, restez caché. Il est nécessaire qu'on ignore votre présence ici. Quand vous serez mieux, vous partirez pour la ville. Vous y resterez pendant que j'agirai pour vous, et j'irai vous dire ce que j'aurai fait. Si vous êtes aimé, je réponds de tout.

— Mais je n'ai plus de fortune ; il faut de l'argent pour vivre.

— J'en ai, c'est-à-dire... nous en avons. Promette moi seulement d'obéir, et avant tout d'espérer.

— J'espère ! s'écria Maksinski avec une grâce qui le rendait charmant. Je ne vous interroge pas sur les moyens que vous emploierez. Je vous confie ma vie, j'obéis, et je pars tout de suite.

— Votre santé !...

— Je suis guéri. Il faut que vous vous hâtiez ; je vous gêne, adieu...

— Attendez dis-je en l'arrêtant. Partir n'est pas si facile. Je prends la clef de la porte seulement quand je sors, et, pour la faire ouvrir à cette heure-ci, il me faudrait éveiller les fermiers. Descendons par la fenêtre... Comment traverser la mare ?... Faible comme vous l'êtes, vous vous tueriez en vous plongeant dans l'eau... mais cette eau n'est pas profonde, je vous porterai.

— Vous me traitez comme une femme !

— Comme ma Renée ! »

(*A suivre*)